

Tous addicts ?

Introduction

Pascale Mignon, Chloé Santamaria

Addicts, accros, fans, accoutumés, passionnés, dépendants... L'utilisation de ces termes dans le langage courant est particulièrement fertile chez les adolescents où il est de bon ton d'être addict à quelque chose ou à quelqu'un. Mais serions nous pour autant tous addicts ? Aux jeux, à Internet, aux drogues, à la sexualité, à la nourriture, au sport, à la musique ? Ce terme d'addiction employé très tôt par Freud dans ses lettres à Fliess, se réfère au modèle médical pour nommer les comportements relatifs à la toxicomanie. Cependant, aujourd'hui, on repère une forme de glissement sémantique qui lui octroie aussi une possibilité de penser la passion : il s'agit de dire non plus que l'on aime telle ou telle musique, que l'on est friand de tel ou tel chocolat ou autre confiserie, mais que l'on est « addict » à la musique classique ou au chocolat noir.

Le discours social désigne actuellement sous ce terme, de façon générique, tout sujet en prise à des pulsions orientées vers un objet préférentiel. Cette terminologie tend à étiqueter et à uniformiser les comportements d'un individu et, dans le même temps, produit ambiguïté, confusion, voire banalisation. La polysémie du mot « addict », emprunté à l'anglais, en fait un mot-valise qui dilue le sens dans un vaste fourre-tout.

Dans le contexte d'une économie de marché qui crée le besoin par des injonctions à consommer, qui prêche le plaisir immédiat et en même temps des politiques répressives drastiques, il est difficile de se situer et de ne pas vaciller. Être « addict » chez l'adolescent serait, comme le montre Brigitte Touzanne, une succession d'identités d'emprunts, hors du regard des parents, pour tenter d'être, par l'intermédiaire d'un objet : facebook, le(s) jeu(x)... L'adolescence serait alors le temps des addictions « normales », en vue d'une identité pérenne permettant ainsi le passage de l'enfance vers l'âge adulte.

D'un phénomène de mode facilitant l'expression, l'adolescent par le biais des jeux en ligne tenterait de représenter sa conflictualité sur un être semblable mais différent de lui, un être créé de toutes pièces, virtuel et malléable à sa guise. Le jeu en ligne serait alors, pour reprendre l'expression winnicottienne, « un trouvé/créé » permettant figuration et socialisation sans menace ni intrusion, tout en y découvrant une source de plaisir et d'expériences subjectives. Il est pensé comme un possible espace transitionnel chez l'adolescent : Élisabeth Rossé souligne en s'appuyant sur une vignette clinique, comment son utilisation peut mettre en scène une conflictualité débordante et tenter ainsi de se subjectiver sans se perdre.

Le jeu en ligne serait alors un essai de symbolisation à travers la mise en scène d'un Je virtuel avant qu'un Je réel ne puisse advenir. Objet de prédilection pour beaucoup d'enfants et d'adolescents et objet de tous les maux pour leurs parents !

L'adolescent en prise/emprise avec ces jeux est une réalité sociale et clinique, rite initiatique du XXI^e siècle, il interroge l'altérité, la dépendance, la notion du corps, d'un corps de pixels, lieu de projections de tous les fantasmes.

L'altérité est aussi questionnée lorsque l'on s'arrête sur les représentations de l'excès, excès par rapport à une norme, à une mesure. Cela concerne, bien entendu, l'addiction. Elle pourrait alors se traduire par un désir « sans bornes » comme l'écrit Anne-Marie Sibireff, où l'hubris, la démesure, la puissance, s'opposerait à la notion d'équilibre. L'excès est alors à double tranchant, à la limite du surhumain et de l'inhumain, faisant basculer l'homme du besoin vers le désir, désir sans fin allant parfois jusqu'au rejet de toute altérité, source de passions destructrices à jouer et à rejouer sur la scène sociale.

Cette scène sociale exige de l'individu des performances quantifiables et visibles où il ne faut pas montrer de faille, où l'angoisse doit être évacuée dans des agirs ayant fonction de procédés autocalmants. Les objets addictifs seraient alors tels des « doudous » pathogènes pour combler un manque et agir ce qui est en panne de symbolisation, ce qui ne peut advenir sur la scène psychique. Ces addictions à multiples visages signent l'impossible constitution d'une « aire de solitude » comme l'écrit Catherine Audibert, une incapacité à être seul où la stratégie addictive devient un moyen d'éviter l'éprouvé d'une solitude qui ne serait pas vécue comme sereine et structurante.

La solution addictive permettrait de mettre à distance des éprouvés d'angoisses archaïques, comme l'écrit Winnicott dans son ouvrage *La crainte de l'effondrement* et autres situations cliniques, éviter de ressentir la perte d'un environnement, perte qui a déjà eu lieu lorsque le moi n'était pas assez mature pour symboliser l'expérience traumatique.

La problématique addictive se manifeste dans une relation à l'objet plus sous l'hégémonie du besoin, de la dépendance que sous celle du désir. Le collage à l'autre masque des sensations de détresse, de chaos, d'effondrement. L'addiction serait un mouvement pulsionnel de l'ordre de la compulsivité, il signerait une difficulté d'élaboration psychique chez le sujet et conduirait parfois à une utilisation perverse de l'objet où l'autre est asservi au besoin du sujet en addiction. Dans l'entretien réalisé avec Marc Valleur, ce dernier insiste sur l'addiction comme « processus de désymbolisation de l'objet, de désobjectivation de l'objet et de désobjectivation du sujet ».

Dans le cas de la toxicomanie, il serait bien question de l'expression de la pulsion de mort, d'un acte mortifère qui se répète faute de pouvoir se penser. La sociologue Laurence Simmat-Durand expose de manière dynamique une recherche faite auprès de femmes toxicomanes enceintes. Elle interroge la difficulté à penser les positions sociales telles que la maternité et la toxicomanie et leur influence sur la mise à mal, dans leur travail institutionnel, des partenaires sociaux intervenant auprès de ces femmes.

De l'addiction à la toxicomanie, il est toujours question de symptômes représentant une conflictualité agie et source de jouissance. Thomas Gaon parle, à propos de l'addiction, de mécanismes à l'interface du champ du biologique, de celui du psychologique et de celui du social. Difficulté à concilier ces trois approches foncièrement différentes mais qui sont amenées à être questionnées ensemble pour tenter de mettre du sens sur une « maladie addictive », en interrogeant tant la place et la fonction du symptôme que ce qu'elle vient questionner chez le clinicien, comme chez le sujet qui vient consulter. Quelle parole alors le sujet adresse-t-il et à qui ?

Dans le sujet en addiction, il est donc aussi question de la demande qu'il nous adresse, demande faisant écho, comme le souligne Olivier Brunschwig, à la notion de dette, d'un mouvement d'endettement de ne pas être ce qu'il faudrait être pour l'autre. Dette de ne pas être l'enfant que la mère a souhaité dans son imaginaire et de la décevoir dans la réalité. Dette qui serait source de conflictualité et de culpabilité ressentie faute de pouvoir se symboliser.

Au fil de la lecture des articles se dégage l'importance à reconnaître la dynamique de la créativité. Tristan Garcia-Fons, dans son texte, où se croisent art et psychanalyse autour des figures de l'ange, souligne combien il est essentiel de « ménager une place à l'ange déchu, à ses passions, à sa créativité », pour accompagner l'adolescent dans la rencontre de l'autre.

De sa difficulté à être, à exister, à habiter une position subjective, le sujet dans son addiction interroge les fondements mêmes de ce qui est notre condition humaine.

Que devient-elle si nous sommes « tous addicts » ?